

Relations industrielles Industrial Relations



Esquisses psychologiques II - L'ouvrier

Gérard Dion

Volume 1, numéro 10, juin 1946

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1023960ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1023960ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département des relations industrielles de l'Université Laval

ISSN

0034-379X (imprimé)

1703-8138 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Dion, G. (1946). Esquisses psychologiques : II - L'ouvrier. *Relations industrielles / Industrial Relations*, 1(10), 4-5. <https://doi.org/10.7202/1023960ar>

Tous droits réservés © Département des relations industrielles de l'Université Laval, 1946

Cet document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

ESQUISSES PSYCHOLOGIQUES

II. — L'OUVRIER

Notre esprit français, qui est essentiellement logique, se complait naturellement dans des essais de synthèses rigides et des formules strictes qui s'éloignent trop facilement de la réalité changeante. Dans le domaine psychologique, les équations et les classifications sont impossibles à établir, et si jamais on y parvenait, on tomberait vite dans des abstractions irréelles.

Il s'agit cependant de découvrir, à travers le grand nombre de variantes qui reflètent les qualités et les défauts de l'ouvrier, ses passions et ses désirs, certaines tendances qui ont des caractères communs et généraux et qui peuvent aider à mieux comprendre *l'homme*.

Cette connaissance de la psychologie de l'ouvrier est nécessaire à l'employeur, au contremaître et même au chef de syndicat, car trop souvent, on est enclin à interpréter les sentiments des autres à travers le prisme de ses propres, risquant ainsi de se tromper, malgré les meilleures intentions.

Avant d'entreprendre cette analyse, il est opportun d'établir certaines précisions qui nous aideront à mieux situer notre sujet et à en limiter la portée. Nous étudions ici les réflexes de l'ouvrier et non ceux de l'employé. Tous deux sont des salariés ; ils travaillent pour le compte d'un employeur, sous sa direction et à son profit, moyennant une rémunération fixée d'avance. Certaines gens sont portés à croire que les tâches effectuées par les ouvriers sont uniquement manuelles par opposition à celles des employés qui seraient intellectuelles ; la réalité est souvent tout autre, car il y a parfois plus d'intellectualité dans le labeur d'ouvriers tels que les mécaniciens, les ajusteurs, etc., que dans la besogne plutôt routinière des copistes, par exemple, ou encore, des vendeurs dans les bazars, des commis, etc. Cette distinction entre les salariés, pour fondée qu'elle soit à d'autres points de vue, risque pourtant, si on l'envisage sous cet angle, de fausser la perspective et d'empêcher de comprendre l'ouvrier. Il ne serait peut-être pas mal de signaler aussi que les attitudes et les tendances de l'ouvrier pris individuellement sont parfois très différentes de celles qu'il affiche en groupe, soit à cause de l'influence niveleuse et magnétique de l'esprit de foule, soit à l'instigation de meneurs ouvriers ou politiques. C'est là un phénomène qui se rencontre partout et dont tous ceux qui ont à s'occuper de relations humaines doivent tenir compte. Nous nous bornerons à décrire les réflexes individuels d'un ouvrier moyen et les observations que nous ferons, tout en étant d'ordre général, pourront fort bien ne pas s'appliquer à tel ou tel cas particulier.

* * *

A lire certains journaux, à écouter certaines personnes, les ouvriers seraient les seuls à être pourvus de qualités,

à être inspirés par des motifs nobles et grands ; dernière réserve des forces morales de l'humanité, le salut du monde serait entre leurs mains. Dans d'autres cas, c'est le contraire ; ils posséderaient tous les défauts : ils seraient arrogants, paresseux, hypocrites, exploités et cause de tous les maux qui affligent les peuples. La vérité est que les ouvriers n'ont ni le monopole de la vertu, ni celui du vice. Comme les autres membres de la société, ils sont pourvus de qualités et de défauts. Ils possèdent les qualités de leurs défauts et les défauts de leurs qualités, et en dehors des tendances personnelles qui proviennent de leur tempérament et de leur caractère, ils en accusent qui sont conditionnées à la fois par leur éducation, les traditions et les coutumes, l'influence de leur milieu ou leur statut social. La psychologie de l'ouvrier varie d'un pays à l'autre et on pourrait même dire d'une industrie à l'autre.

L'état de salarié, qui met l'ouvrier dans une certaine position de dépendance vis-à-vis de l'employeur ou de l'entreprise, contribue pour beaucoup à créer chez lui un complexe de crainte et de gêne qui l'empêche parfois d'extérioriser ses sentiments. L'ouvrier est très peu expansif et on aurait tort de le juger uniquement d'après les attitudes extérieures qu'il prend. Dans certains cas, il sera content, satisfait, mais il ne saura comment l'exprimer. Dans d'autres, il endurera longtemps une situation qui le contrarie avant de manifester son mécontentement ; cependant, quand il se décidera à parler, ses paroles dépasseront souvent sa pensée. Il faut donc lui fournir de temps à autre l'occasion de s'ouvrir, de s'épancher et même, lui faciliter cet effort toujours considérable.

S'il n'est intéressant pour personne de se faire railler ou provoquer, l'ouvrier est peut-être, à cause de sa situation de subordonné, celui qui accepte le plus mal la moindre plaisanterie ou tout ce qui a l'apparence d'une bravade. Parfois, il semblera entêté dans ses attitudes ; ainsi, il ne voudra pas dévier d'une ligne de conduite adoptée sous l'impulsion du moment, bien que dans son for intérieur il sache qu'il a tort, parce qu'il redoute plus que tout la moquerie et les railleries de ses supérieurs ou de ses compagnons de travail. Plutôt que de perdre son prestige, il préférera avoir tort jusqu'au bout : au moins, il aura l'illusion de passer pour un homme de caractère et non pour une poule mouillée ! Il faut donc toujours prendre garde de blesser son amour-propre, et si on veut le faire changer d'attitude, il est sage de lui ménager une porte de sortie honorable et de sauver son prestige vis-à-vis des autres.

En général, l'ouvrier de chez nous n'a pas de longues traditions industrielles ; ancien cultivateur ou fils de paysans récemment venu à la manufacture, on retrouve facilement chez lui les habitudes profondément enracinées de la vie sur la ferme où chacun est maître de son

temps et libre d'organiser son travail à sa façon. Ayant souvent travaillé seul, il est peu habitué à recevoir des ordres, à disposer de ses activités en fonction de celles de compagnons de travail ; il ne faut donc pas se surprendre qu'il soit individualiste et qu'il lui soit difficile de se soumettre à une discipline et à une surveillance étroite. Si ses chefs savent le comprendre et lui laissent un peu d'initiative, il s'identifiera vite avec l'entreprise elle-même et se montrera un collaborateur fidèle, loyal et dévoué. Esprit inventif, il sera apte, si on lui laisse assez de liberté et si on sait canaliser ses énergies, à découvrir de nouveaux procédés techniques pour améliorer les méthodes de production. Mais on oublie trop souvent qu'il tient à ce que le crédit de son travail lui revienne et qu'il est très sensible à la moindre marque d'appréciation de la part de son employeur.

Parce qu'il est individualiste, il aime à régler *personnellement* ses affaires personnelles et il n'est pas porté à se grouper avec les autres. S'il adhère à une union, ce sera rarement pour des motifs idéologiques, mais plutôt parce qu'il a en vue des avantages immédiats. Et si ces biens qu'il recherche se font attendre trop longtemps, il se désintéressera très vite du mouvement.

Naturellement loyal, mais défiant, il hésite à se lancer dans n'importe quel mouvement et il n'accorde pas sa confiance à tout venant. Quand il a donné sa parole, on peut compter sur lui ; mais on ne le trompe qu'une fois.

Les aspirations intimes de l'ouvrier ne concordent pas toujours avec celles qu'on lui attribue ordinairement. Voici ce que la plupart des ouvriers recherchent : a) jouer un rôle socialement respecté et admiré ; b) jouir d'une certaine sécurité économique ; c) avoir le contrôle de leurs propres affaires ; d) connaître les forces qui agissent sur eux.

a) L'ouvrier veut être fier de sa situation et prouver que son travail est jusqu'à un certain point indispensable. Rien ne lui fait plus plaisir que d'être considéré comme faisant corps avec l'entreprise, comme ayant sa place ainsi que le gérant ou le propriétaire. Pour lui, une « bonne position » c'est du travail régulier à un salaire raisonnable, dans une entreprise réputée, sous une direction éclairée qui le comprend, lui porte intérêt et lui permet d'organiser personnellement son travail et où il ne se sent pas toujours étroitement surveillé même dans ses allées et venues ou le choix de ses amis. Une « bonne position », c'est encore du travail dans une entreprise reconnue pour l'excellence de ses conditions hygiéniques et la valeur de ses produits, un endroit où il lui est donné de coudoyer un entourage distingué avec lequel il pourra entretenir des relations amicales. Enfin, il entend pouvoir s'évader de l'anonymat, montrer sa supériorité, voire de l'indépendance et, à l'occasion, donner des conseils au patron, même si celui-ci ne les met jamais en pratique.

b) Il aspire à la sécurité économique. C'est une erreur de croire que le salaire est la fin ultime et le seul mobile de tous les actes de l'ouvrier. Le salaire que l'ouvrier recherche, c'est celui qui peut lui permettre de vivre convenablement, de faire face aux mauvais jours et de s'assurer une vieillesse tranquille. Ses ambitions sont plutôt modestes ; il n'aspire généralement pas à une très haute position, bien qu'il veuille que ses enfants n'aient pas à trimer dur comme il l'a fait. Il est assez intéressant de noter, à ce sujet, qu'une enquête faite

auprès des ouvriers a révélé qu'un grand nombre d'entre eux désiraient ouvrir à leur compte un petit magasin. C'est donc dire qu'on retrouve au fond du cœur de tout homme un désir latent d'indépendance et des tendances bourgeoises que les démagogues ne réussiront jamais à éteindre.

c) L'ouvrier veut être maître chez lui et conduire ses affaires comme il l'entend. Il aime à être indépendant des individus comme des groupes dont il fait partie. S'il a besoin d'aide, il l'acceptera plus facilement de gens qu'il considère comme ses égaux. Il est humilié des « charités » qu'on lui fait, surtout quand il a conscience que ces « dons » lui sont déjà dus en justice.

d) Enfin, l'ouvrier cherche à comprendre ce qui se passe autour de lui ; il n'aime pas les choses compliquées. Si on ne lui fournit pas d'explications à tous les problèmes qui se présentent à son esprit, il s'en trouvera de lui-même ou bien il en demandera à ses compagnons de travail. Il accepte très facilement les explications toutes faites et tend généralement à baser ses jugements sur ce qui s'est passé ailleurs dans des circonstances qu'il croit analogues. Il a besoin qu'on l'éclaire ; malheureusement, ceux qui s'en chargent ont souvent trop d'intérêts en jeu pour le faire de façon objective.

GÉRARD DION.

L'INFILTRATION COMMUNISTE

(Suite de la page 1)

rées sont l'agitation et le mécontentement. Ils n'ont pas intérêt à ce que la paix règne entre le Capital et le Travail. Pour eux, l'employeur est un individu qui est essentiellement un exploiteur de l'ouvrier. Au moindre prétexte, le communiste violera la convention collective, simplement pour créer du mécontentement et soulever les travailleurs. Comme on le voit, ceux-ci ont tout à gagner en chassant eux-mêmes de leurs organisations les communistes qui cherchent à y obtenir des postes de commande.

Que des réformes profondes s'imposent à notre régime économique et social, il n'y a pas à le discuter ; mais ce n'est pas avec les communistes qu'on y arrivera.

COMMUNISTIC PERMEATION

(From page 1)

They do not want peace between Capital and Labour. In their opinion, employers are essentially exploiters of labour. For the slightest reason, communists will violate labour agreements simply to create discontent and rouse the workers. As can be seen, communists who seek to hold office within labour associations should be expelled from the ranks of organized workers.

The need to reform our economic and social system cannot be questioned ; but surely, communists will not help reach this goal.